BI-MENSUEL — N° 2 1er JANVIER 1944

L'assaut

Trait d'union des Francs-Gardes

ADMINISTRATION - RÉDACTION : Hôtel Astrid, Place d'Allier - VICHY ◆ TÉLÉPHONE 33-76

Dans le monde où la guerre trace toujours ses flammes, -- un éclair sillonne pour -- la deuxième fois les ténèbres.

Reflet pur de nos espérances, lame dure, tranchante, « l'Assaut » stimulera les jeunes volontés et, par son élan, dépassera les vieilles routines.

Notre première édition a trouvé un écho de sympathie générale. La lutte est engagée, impitoyable pour tous, notre vérité sera cruelle. Nous voulons la Révolution, nous la voulons réelle dans nos rangs. Nous la réaliserons malgré tout, et contre tous. Franc-Garde, ton rôle est immense, ton devoir est sublime, il faut gagner, il faut lutter de toute ton âme, de toutes tes forces. Tue d'abord en toi-même le germe néfaste que vingt ans de décadence ont déposé en ton être. La combine, la facilité ne sont plus de notre siècle. Fais violence à toi-même, et impose alors aux autres le fruit de ton abnégation.

La Franc-Garde est un moyen pour arriver à un but, une école pour la formation du demain que nous voulons meilleur. Ce n'est pas une administration à côté des multiples autres, mais un rassemblement de Jeunes Révolutionnaires. Beaucoup l'ont oublié, et dans leurs errements, l'oublient tous les jours.

Parce que librement acceptée, nous voulons une discipline dure, et surtout pratiquée par tous. L'armée par son expérience séculaire peut servir de base, mais la raison n'appelle pas une application stricte de tous ses règlements, qui étouffent l'initiative des hommes.

Nous voulons une troupe souple, fière, intelligente. Nous voulons des cadres révolutionnaires et non pas des machines à ordres et contre-ordres. Le gradé les mains dans les poches ne doit plus être qu'un souvenir.

Nous vaincrons par notre effort, par la volonté traduite en actes de tous, du plus grand au moindre des hommes, parce que chacun dans son milieu représente une valeur révolutionnaire. Le devoir des chefs n'est pas de pondre des règlements théoriques mais de permettre l'éclosion de la volonté révolutionnaire de tous.

Dans la lutte d'existence d'aujourd'hui pour arriver à la lutte finale et glorieuse de demain, nous formerons alors un bloc, une masse intrépide, soutenue par un souffle immense d'espérance ; meilleure expression et base de l'esprit communautaire appliqué sur un plan national.

J. GRUSSEN.



Depuis toujours, nos cœurs vibrent avec toi.
Avec nos ans que nous t'offrons,
Rebâtir une Jeune Cité, sera là notre tâche sacrée :
Nous sommes tes soldats ;
Avec les flambeaux de notre Révolution
Nous chasserons de la Patrie les traîtres et les Juifs :
Décide, Chef, nous te suivrons !

POUR REALISER, IL FAUT CROIRE, POUR ENTREPRENDRE IL FAUT AVOIR LA FOI. RENAN.

MAMANS, FEMMES FRANÇAISES !

Vous qui avez votre fils ou votre mari dans nos rangs. Vous les avez retrouvés à leur permission de Noël ou du Nouvel An. Soyez fière de celui que vous aimez, soyez digne de lui. Vous le retrouverez fort et sain. Vous le retrouverez mûri par la lutte, par le combat, par les dangers de tous les jours. Il voudra trouver dans vos bras un réconfort, un viatique pour tenir dans la lutte de demain. Ne tremblez pas. Combien est grande la tâche à laquelle son idéal le tient attaché. Ne tuez pas ce sentiment sans lequel l'homme n'est rien.

Plus conscients de notre devoir que nos pères, nous voulons sortir de la boue, de la laideur. Nous voulons notre pays pur, et fier, nous ne voulons pas que nos enfants retombent sur des champs de batailles pour les Juifs, et pour les trusts internationaux.

Combien sera belle cette France de demain que nous voulons construire. Dans un équilibre social enfin rétabli, dans une harmonie nationale enfin réalisée après l'expulsion de toute la pègre étrangère qui a pourri notre vie, nos mœurs, notre santé par tous les vices qu'ils ont propagés sournoisement pour nous vaincre et nous asservir.

Mamans, femmes françaises qui venez de perdre un de vos fils pour notre cause, soyez fières ; malgré la grande tristesse qui vous tenaille le cœur. Car nous vengerons ceux qui ont été arrachés à votre amour. Nous honorons votre douleur.

Leur sacrifice n'est pas vain. La lutte continuera jusqu'à la victoire totale contre tout ce mal, contre tous ces monstres sans noms qui, par l'assassinat des plus purs fils de France, veulent instaurer la lâcheté, l'horreur et le crime.

Purs visages de Françaises sous vos voiles noirs, gardez votre espoir. Le jour où tous les nuages seront enfin partis, où un beau soleil radieux éclairera la belle France, qui se ressentira jeune et enfin revivra, nous viendrons vous dire, « votre fils avec son sang a arrosé le sol sur lequel repose maintenant magnifique, inébranlable, devant le monde étonné par son essor, par sa résurrection, LA GRANDE MAISON FRANCE ».

L'ASSAUT.

Pour ceux qui n'en ont pas

LA seule vue de ce titre classera les lecteurs en deux catégories : primo, ceux qui diront « c'est pour moi » ; ensuite, la majorité, ceux qui penseront : « C'est très bien, les copains vont se voir malmenés, mais je suis au-dessus de cela car moi *j'en ai....* ».

Je ne veux pas ouvrir un débat pour savoir ceux qui seront rangés dans la catégorie des pantouflards ou des peureux et ceux qui vraiment ont quelque chose dans le ventre et qui le montrent. Non, inutile d'établir des statistiques ou de dresser des bilans, ce serait trop long et peut-être une fois de plus aurions-nous à rougir devant un effectif assez réduit.

Aujourd'hui je vais essayer d'ouvrir les yeux à ceux qui ne veulent pas voir, de dire « ouvrez-vous » à ces oreilles ne voulant pas entendre ; je vais essayer de réchauffer le sang de ces Français attiédis, de faire bouillir en eux ces qualités ancestrales que malgré tout ils portent, qu'ils portent malgré eux, mais qu'ils portent quand même.

Bien entendu ces paroles ne s'adressent pas aux gens qui sont en face, communistes, gaullistes en pantoufles, terroristes, inutile, ceux-là ne sont pas à convertir, nous n'en avons que faire, d'ailleurs les seuls contacts qui nous soient permis avec ces gens-là ne sont plus oratoires...

C'est à vous, anticommunistes d'avant-guerre, à vous nationaux de cœur, à ceux qui ont compris que la plaie dont nous crevions cette plaie rouge, cette plaie moscovite était à cautériser sans tarder. Vous qui dites « finissons-en, il y en a assez ». A vous aussi qui le dites encore mais qui ne faites rien, qui attendez par bêtise ou par peur. Les mots sont durs mais je n'exagère pas, fini le sentiment, finies les formules polies, nous sommes entre hommes, inutile donc de nous dorer la pilule.

Je sais... il y en a parmi vous qui ont commencé sitôt après 40 à militer, qui ont essayé de faire quelque chose, qui ont payé de leur personne ou de leur argent pour lutter avec nous ou avec d'autres partis nationaux. Mais l'inaction, les désillusions, les déboires sont venus. Vous avez vu de mauvais bergers, des brebis galeuses, alors, courageusement vous avez tout laissé tomber, ne voulant plus être mêlés à cette troupe qui n'était pas sans tache. D'accord... nous avons tous connu les mêmes coups durs, mais était-il utile de plaquer pour cela ? et puis, lorsqu'on se permet de parler de sainteté n'oubliez pas qu'il faut être à même de le faire, étiez-vous irréprochables ?... sans doute non... Certainement non... Et bien souvent cette raison n'a été qu'un prétexte pour sauver les meubles, pour essayer de vous camoufler, parce que nous n'étions pas les plus forts et que, ma foi, vous vouliez bien vous battre, mais avec le moins de risques possible.

Et puis ensuite c'est à vous que je m'adresse : petits bourgeois, petits employés, petits cerveaux, petits courages ; à vous qui jamais n'avez rien fait à ceux qui préféraient ne pas voter plutôt que de donner leur bulletin à tel ou tel homme de leurs idées, mais qui personnellement ne leur plaisait pas. A vous qui n'avez jamais fait de politique, parce que cette politique avait été salie, à vous qui n'avez jamais osé prendre parti de peur de fâcher un ami, un patron, un parent. A tous ceux qui n'avez pas eu assez de volonté pour crier le mot de Cambronne au « qu'en dira-t-on » et agir selon vos principes.

D'abord vous avez timidement applaudi ceux qui se battaient pour vous, peut-être même aviez-vous une certaine admiration envers ces fous, ces téméraires, peut-être même avez-vous eu un léger remords bien vite étouffé par mille bonnes raisons. Ensuite, vous avez ignoré ces hommes nationaux comme vous, leur fréquentation devenait dangereuse, et enfin, après avoir ingurgité le fiel de Radio-Londres et vous être farcis de bobards, vous avez tourné casaque, vous avez fait le demi-tour réglementaire, et maintenant vous attaquez ces hommes qui se battent pour vous, qui meurent pour votre foi, vos idées, votre patrie.

Et pourtant vous vous targuez d'être des hommes avertis, des intelligents, pour un peu vous seriez infaillibles, malgré tout vous vous êtes laissés bourrer le crâne de la façon la plus enfantine. Vous croyez aux Anglais... à leur bravoure, à leur générosité, à leur courage ; vous voyez dans les Russes des gens évolués et pratiquant un communisme assagi ; vous pensez que peut-être leur régime serait meilleur que ce qu'on vous avait dit. Et vous attendez toujours sans rien faire, juchés au balcon de l'immeuble lorsque le sous-sol brûle.

Alors quoi ?... seriez-vous complètement abrutis par l'opium bolchevique..., seriez-vous assez bêtes pour croire à la candeur du père des peuples... Non. Jamais je ne croirai que vous puissiez en être venus à ce point. Mais bien franchement je crois que vous avez peur, oui, vous avez une frousse intérieure qui vous paralyse, et cette frousse augmente au fur et à mesure que vous voyez avancer les divisions rouges. Vite, bien vite, vous essayez de vous faire oublier, de vous faire tout petits dans votre trou ; de cette façon le jour où le communisme sera maître, car vous croyez qu'il règnera sur la France, ce jour-là vous savez qu'il y aura des coups de revolver dans la nuque et vous pensez vous faire oublier pour sortir indemne de ce coup de torchon. Vous garderez votre maison, votre jardin, vos gros sous, votre situation ; et ma foi, que demander de plus en dehors de cela ?...

Voilà ce que vous espérez sauver par votre silence, voilà pourquoi vous n'avez rien fait ou ne faites plus rien.

Votre égoïsme vous a aveuglés, vous ne voyez que vous, rien que vous et vous vous foutez du reste... Il y aura bien assez de pauvres diables pour vous défendre, à ce moment-là vous vous placerez derrière nous ; lorsque nous nous serons bien battus, lorsque nous aurons gagné, vous crierez plus fort que nous votre volonté de vaincre, vous marcherez sur nos cadavres en guise de marche-pied pour vous hisser aux situations et aux honneurs. C'est vous qui aurez bataillé pour sauvegarder le patrimoine moral de la France. Voilà ce que vous espérez, voilà les sombres réalités cachées au fond de vos âmes.

Eh bien non... cela n'arrivera pas, plût à Dieu qu'il reste assez des nôtres pour reconnaître les vrais, les courageux de maintenant nous saurons vous conserver la place que vous avez bien choisie et vous maintiendrons dans l'ombre où vous a menés votre frousse et votre égoïsme, il n'y aura place que pour les énergiques, les gens qui auront pu défendre leur foi et leur vie, non par la peur mais par le courage.

Et si l'ennemi arrive à nous vaincre, par votre faute, vous qui n'avez rien fait, à ce moment-là nous y laisserons notre peau mais nous aurons au moins la satisfaction de voir que vous aussi payerez de votre vie l'égoïsme qui vous anime, car le communisme et sa bande ne pardonnent pas. Ils se souviendront de vous, ils savent que votre revirement est une lâcheté et pour nous une trahison et, souvenez-vous, messieurs, que LA TRAHISON NE PAIE PAS.

D'AZIL.



LE matin du 8 décembre 1936, les journaux annonçaient en grosses lettres cette nouvelle qui allait plonger toute la France dans l'angoisse « Sans nouvelles de Mermoz,... Mermoz disparu... ».

La veille, le célèbre aviateur s'était envolé de Dakar pour Natal à bord de l'hydravion CROIX-DU-SUD. Le gros oiseau avait décollé normalement par un ciel très beau, après avoir labouré de ses flotteurs les sillons de l'océan, puis avait piqué vers l'Ouest pour accomplir sa vingt-deuxième traversée de l'Atlantique Sud. C'était un gros oiseau de France docile aux commandement du pilote, et ses moteurs vrombissaient dans l'air très pur du matin.

Il était 6 h. 52 quand au-dessus de l'océan, calme ce jour-là, la CROIX-DU-SUD s'envola pour franchir d'un bond les 3.090 kilomètres qui séparent Dakar de Natal.

L'appareil marcha normalement, lançant par intermittence ses : Tout va bien, jusque vers 10 h. 45 ou le radio annonça : «Coupons le moteur arrière droit ».

Ce fut le dernier message.

Puis ce fut le silence.

Mermoz avait 35 ans. Il était né le 9 décembre 1901 à Aubeton (Aisne) d'une modeste famille. Son père, simple maitre d'hôtel, devant les dispositions de son fils pour l'étude, avait pu, au prix de lourds sacrifices le pousser jusqu'au baccalauréat. Mais Jean Mermoz attiré par la vocation de l'air, avait délaissé toutes les carrières qui se présentaient à lui. « Je rêvais, a-t-il écrit, d'une aventure et de voyages. La vie moderne autorise les voyages, mais ne procure pas d'aventures.

J'hésitais entre diverses voies qui toutes me semblaient mornes, et quand j'ai bien senti que je mourrais d'ennui dans une banque ou dans une usine, je me suis engagé dans un régiment d'aviation avec le désir de devenir pilote ».

Telle est l'origine de la vocation du jeune Mermoz.

Le 26 juin 1920, à 18 ans, il s'engageait dans l'armée de l'air, et en février 1921, ayant obtenu son brevet de pilote, il était envoyé en Syrie. C'est au cours de ce stage militaire qu'il donna une des premières preuves de son énergie, lorsque son avion prit feu au-dessus du désert et que, descendu en zone dissidente, il sut après quatre jours et quatre nuits de marche, torturé par la soif, regagner les lignes françaises près de Palmyre. Mais que lui importaient ces souffrances et ces dangers puisqu'il volait ! « Depuis le jour ou, soldat adolescent, j'avais emmené une machine volante loin de la terre et su m'en servir, j'avais ça dans les doigts, dans la peau. Je n'y pouvais rien, j'étais né à ma vie véritable dans une carlingue. Je devais continuer. »

J'ai été un paria

Le mot est de Jean Mermoz qui raconte lui-même dans son livre posthume, MES VOLS, les pénibles semaines qu'il eut à passer entre sa libération du service militaire et son entrée à la Compagnie Aéropostale. Il loua une chambre dans un « meublé sinistre » de la rue Réaumur. Il écrivit des enveloppes à quinze francs le mille, puis fut engagé par un cinéaste pour faire une chute sensationnelle dans le film LA FILLE DE L'AIR. Quinze jours après la noire misère recommença.

Petites annonces, Visites aux firmes d'aviation. Refus toujours et éternellement des refus. « Je couchais dans les asiles de nuit ou nulle part, écrit-il : je me nourrissais d'un café-crème, d'un croissant, alors que j'avais un appétit terrible. J'étais maigre comme un fil. Souvent la tête me tournait d'épuisement...

Parfois, j'allais à Lille. Ma mère y travaillait en qualité d'infirmière et, sur son pauvre salaire, épargnait de quoi m'acheter un billet. Là, je me rattrapais un peu sur la nourriture, mais pas à ma faim, car je ne voulais pas montrer à maman combien elle était grande. Mais mon costume me trahissait. — Reste avec moi, Jean, disait alors ma mère, nos amis te trouveront ici une situation. Une situation ! le mot seul suffisait à me révolter. Je remerciais ma mère et repartais vers Paris, vers la faim et les nuits sans abris, répétant entre mes dents serrées : « Je piloterai, je piloterai, je piloterai. »

De fait, de grâce à cet entêtement, Jean Mermoz put un jour réaliser son rêve. Il débutait en 1924 comme pilote sur le tronçon Toulouse-Alicante, puis Alicante-Casablanca de la Compagnie aéropostale.

C'est sur ces trajets périlleux où l'infrastructure était nulle que notre jeune pilote apprit la maîtrise des airs et la maîtrise de soi-même. Le danger incessant avait trempé son âme.

Le défricheur de lignes

C'est surtout en Amérique du Sud que l'œuvre de Mermoz fut grande. L'écrivain Saint-Exupéry, dans son livre VOL DE NUIT, a décrit la vie fantastique des héros inconnus qui établirent les liaisons aériennes à travers les pics de la Cordillère des Andes.

Mermoz fut le premier qui franchit cette redoutable chaîne de montagnes à bord d'un avion commercial. Cette traversée lui valut le surnom « d'Archange » et le fit entrer dans la légende.

A cette époque, 1928, en compagnie de Collenot, son fidèle ami qui le précéda dans la mort, il trouva le passage par-dessus « ce mur gigantesque qu'on dirait surmonté d'énormes tessons de bouteille. »

C'est au cours d'une de ces tentatives que, surpris par la tempête, leur avion capota. Ils réparèrent comme ils purent, bouchant avec de la toile les tuyauteries d'eau que le gel avait fait éclater. Ce travail fait au milieu du froid, sans vivres, il fallait repartir. On hissa l'appareil à 600 mètres, ce qui demanda 24 heures. Puis Mermoz se laissa glisser décolla, rasant de justesse les pics meurtriers. Il était passé.

L'Amérique tout entière salua cette prouesse surhumaine. Le nom de Mermoz devint si grand chez nos amis du Chili, là-bas, on a accoutumé de dire « La France ? Ah ! oui Jean Mermoz ». Le comte de Vaux l'accompagnant dans un de ses voyages rapporte lui-même le fait suivant : un jour à 3.000 mètres d'altitude, Mermoz dut se poser en pleine montagne. Voyant que son appareil roulait à cause de la pente et allait s'écraser dans le ravin, il sauta prestement de la carlingue et, se couchant devant les roues, fit de son corps la plus solide des cales.

Tel est l'homme dont l'audace et la science permirent ces liaisons rapides, au-dessus des immensités couvertes de forêts vierges. Ainsi contribua-t-il au prix de sa vie, à relier Natal à Buenos-Ayres, puis Buenos-Ayres à Santos, et enfin l'Argentine au Chili.

Le géant océanique

Le lundi 12 mai 1920, le courrier parti la veille de Toulouse voguait vers Santiago du Chili où il devait arriver le jeudi suivant, ayant parcouru en moins de quatre jours une distance de 13.380 kilomètres. L'avion était conduit par Mermoz, qui, confiant dans sa victoire, établissait ainsi la ligne postale régulière que sa mort même ne viendrait pas interrompre.

Le retour de ce voyage fut plus pénible, après dix-sept heures de vol à 700 kilomètres de Dakar, une fuite se produisit dans les tubes d'alimentation d'huile. Mermoz grâce à la sûreté de son vol, réussit à tenir jusqu'à l'aube et à se poser auprès de l'aviso *Phocée* qui croisait au large. Mermoz de retour est prêt à recommencer. Mais l'autorisation lui fut refusée. Il dut attendre l'appareil construit spécialement pour cet exploit.

LIRE LA SUITE A LA PAGE 6

LES BOUGIES DE NOËL

Au nord de la Norvège, dans une grande forêt de pins, habitait un homme appelé Joergen Thoressen. Il avait un fils âgé de dix ans, un amour d'enfant blond et rose, mais robuste et solidement planté sur ses petites jambes, en vrai fils de la forêt qu'il était ; il répondait au nom d'Olaf, et mieux encore au doux surnom d'Olle.

Or, on était à l'avant-veille de Noël. Le soir, après que l'enfant fut couché, Joergen Thoresen dit à sa femme, la douce Thyra.

— Femme, il faut que j'aille à la ville demain pour vendre mes gâteaux ; c'est pour le grand marché; c'est veille de Christmas, j'en tirerai grand profit !

A ces mots, Olle, qui n'était pas encore endormi, se redressa sur son séant et, les yeux brillants supplia :

— Oh ! petit père, permets-moi de t'accompagner, dis ?

Le père et la mère se consultèrent du regard, puis celle-ci proposa :

— Tu pourrais peut-être l'emmener, Joergen, il n'a jamais été à la ville, ce sera sa récompense de Noël. Et Joergen, qui aimait autant sa femme et son enfant, décida qu'il serait du voyage.

Le matin, au petit jour, le traîneau fut amené devant la porte, et Joergen Thoressen y attacha soigneusement ses sacs. Sa femme apporta la chaude couverture de peau de mouton et le panier aux provisions. Puis elle enroula un cache-nez de laine rouge autour du cou de l'enfant en lui recommandant de courir de temps en temps auprès de la voiture pour se réchauffer. Le père s'assit près de son fils dans le traîneau et donna le signal de départ.

— Hopp ! Hopp ! répéta tout joyeux le petit Olle.

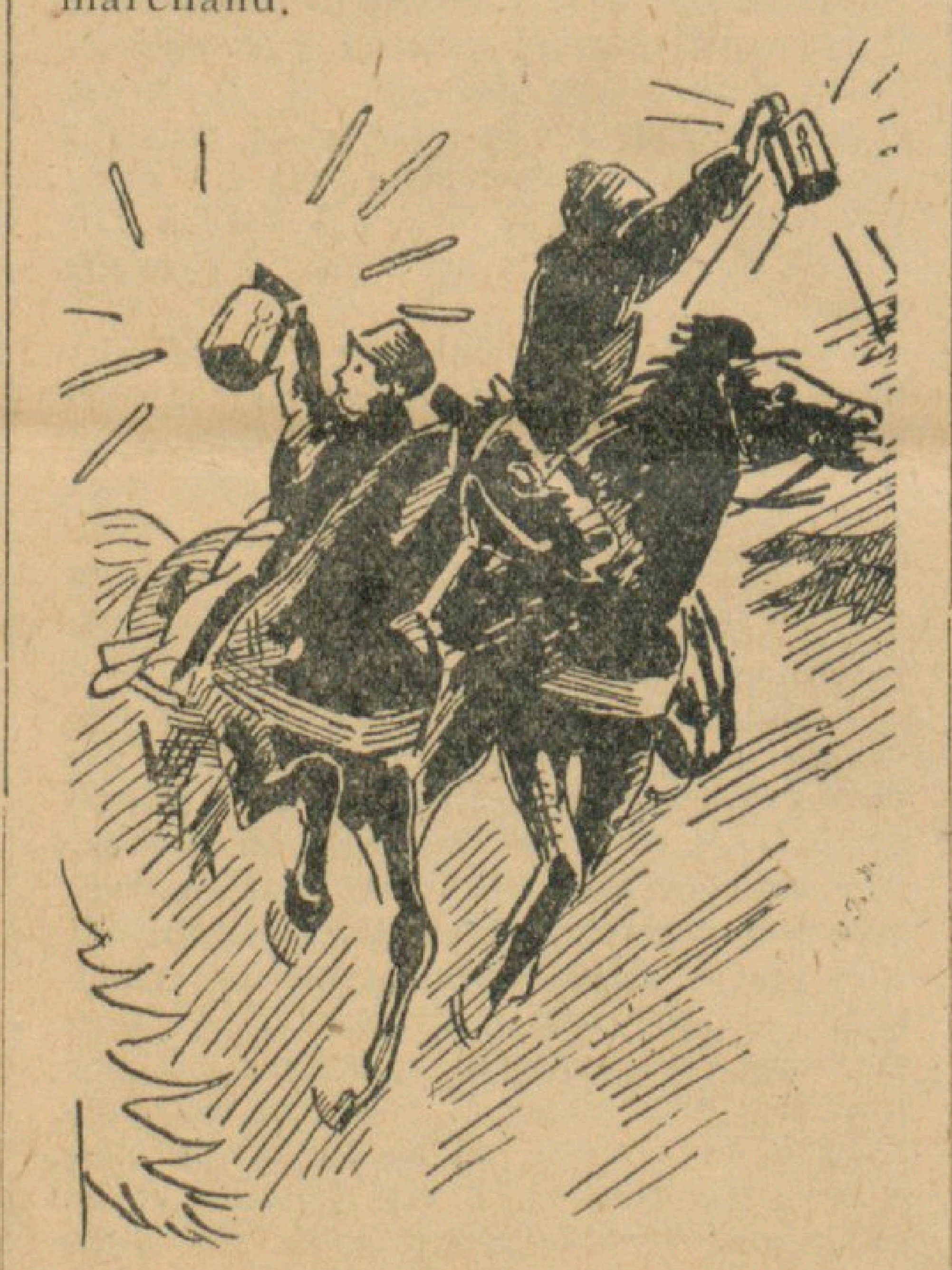
Et les deux bons vieux chevaux de l'isba, Grane et Jool, tressaillirent à cette petite voix qu'ils connaissaient bien et s'élancèrent en avant ; les cuirs grincèrent, les patins crièrent, les clochettes tintèrent et le traîneau fila légèrement sur les chemins blancs et luisants.

Le soleil se levait au-dessus des pins, allumant des milliers d'étoiles aux branches lourdes de neige ; la forêt semblait un vaste palais enchanté et l'on aurait accueilli sans surprise, au détour de la piste, au milieu d'une clairière, le roi des neiges sur son trône de glace, entouré de ses elfes, lutins et fées aux formes légères.

La ville était éloignée de l'isba de Joergen Thoressen, et tout l'après-midi trottèrent Grane et Jool ; la sueur lustrait leur poitrail et l'écume blanchissait leurs naseaux ; mais leurs longues jambes fines et nerveuses ne trahissaient aucune fatigue, quand au loin le clocher de l'église apparut, triangle blanc et pointu dans le ciel gris. Le cœur d'Olle se prit à battre, car dans son âme simple de petit enfant de la forêt, la ville était la chimère fuyante et mystérieuse à laquelle il rêvait sous les pins de la forêt du grand Nord.

Bientôt un toit surgit, puis un autre, puis plusieurs, puis toute la ville groupée frileusement autour de l'église en une masse compacte et morte. A l'entrée d'une rue, le traîneau s'arrêta ; on était arrivé.

Joergen fit descendre Olle, et, le prenant par la main, il entra chez le commerçant avec lequel il faisait ordinairement ses affaires. Ce dernier était un petit homme important et cossu qui suait la suffisance et étalait avec fierté, sur un gilet de velours vert, une énorme chaîne de montre. Au demeurant, il était fort aimable, surtout vis-à-vis de ses clients, aussi s'empressa-t-il au-devant des arrivants ; après les politesses d'usage, il demanda à Olle, s'il voulait devenir marchand.



— Oui, merci, répondit l'enfant, peu habitué à tout ce bruit et démonstrations extérieures.

La réponse eut le don de plaire au petit homme cossu et séance tenante il donna à Olle un cornet rempli de raisins secs et de figues tapées. Mais quelle ne fut la joie de l'enfant quand le marchand, après avoir conclu ses affaires avec son père, lui mit dans les mains deux superbes bougies de Noël.

Le soir tombait rapidement, comme il tombe dans ces pays au ciel chargé de perpétuels nuages gris. Joergen Thoressen avait encore quelques affaires en ville, il salua le commerçant, et une heure après il était assis dans son traîneau à côté du petit Olle, chaudement enveloppé dans son rouge cache-nez. Il fouetta ses chevaux qui partirent au galop, heureux de reprendre le chemin de l'écurie. La nuit était tout à fait venue, il faisait froid, il faisait noir, la forêt était silencieuse et profonde. Olle se sentit frissonner, et tout bas il murmura les mots de sa prière du soir, puis ne pouvant plus supporter le froid qui lui glaçait les pieds jusqu'à la souffrance, il profita d'un moment où les chevaux montaient une côte pénible pour descendre à terre et courir un peu. Il commençait à peine à se réchauffer, quand soudain la voix de son père retentit impérieuse :

— Remonte vite, Olle, et filons si nous tenons à notre vie !

Le fouet siffla dans l'air, les chevaux se ruèrent en avant, frémissant et reniflant avec bruit. Olle, épouvanté, se cacha sous la peau de mouton et s'y blottit. De temps en temps, il hasardait un œil dehors. Alors, dans l'obscurité de la nuit et tout à côté du traîneau, il voyait luire des points brillants, qui bougeaient, qui se rapprochaient. Les chevaux avaient beau courir, les fulgurants et horribles points ne se laissaient pas distancer.

— Qu'est-ce donc ? demanda Olle, en se cramponnant à la jambe de son père.

— Les loups, laissa tomber celui-ci. Puis, pour atténuer l'effet de ces tragiques mots, il reprit :

— N'aie pas peur, petit ; Dieu, le Dieu de Noël, est avec nous.

Les chevaux galopaient comme des fous à travers la forêt sans fin, le traineau volait comme une flèche, mais la maison était encore à deux milles de chemin. Comme des charbons ardents, les yeux des loups perçaient les ténèbres, parfois ils disparaissaient un moment, effrayés par les cris que Joergen poussait pour les éloigner, mais ils revenaient bien vite. Ayant faim, ils cherchaient une proie, ils la voulaient.

— Il faut que je dételle Grane, dit Joergen Thoressen, pendant que les loups le dévoreront, nous fuirons avec Jool, c'est notre seule chance de salut.

— Père, dit Olle, ne pourrions-nous pas jeter aux loups les provisions de viande que nous avons achetées ?

— Ils n'en feront qu'une seule bouchée, mais ce sera tout de même quelques minutes de gagnées, et cela allègera un peu le traîneau.

Sans lâcher les guides, qu'il tenait de la main gauche, il prit le sac couché dans l'arrière du traîneau et il le lança en arrière. Au même instant, les points brillants disparurent, on entendit des hurlements sauvages, le bruit d'une affreuse curée. Mais cela ne dura que quelques rapides instants. Puis les bêtes reparurent plus avides encore. Elles avaient pris goût à la viande et se lancèrent à la tête des chevaux.

Alors Joergen se leva tout droit dans le traîneau, poussa un cri terrible qui retentit à travers la forêt,

UN CHEF NOUS A QUITTÉ

Robert MATHES n'est plus

La Noël fut une journée sombre pour la Franc-Garde et la Milice du Rhône. Robert Mathes, chef départemental, nous a été arraché par un accident stupide. Avec lui, c'est un des plus ardents pionniers et combattants que perd la Milice.

J'ai eu la chance d'être près de lui quelques jours avant l'accident funeste il dégageait une impression de force exceptionnelle, sa carrure imposante, et le timbre volontaire de sa voix le signalaient comme un homme d'action. La réalité était conforme au jugement premier que l'on pouvait faire de lui.

C'est lui en effet, qui créa la première Franc-Garde permanente, à Lyon, en août dernier. Animateur extraordinaire, plein d'un remarquable dynamisme, Robert Mathes, par un ensemble de qualités, faisait un chef dans toute la force du terme. Aimé de tous par sa parfaite camaraderie, obéi de ses subordonnés qui l'aimaient comme doit être aimé un véritable chef, Robert Mathes sera regretté et pleuré de tous. Mais l'empreinte vivante de son passage parmi nous restera éternellement gravée dans notre mémoire. Son souvenir restera inaltérable et son exemple sera pour nous tous le plus sûr garant de réconfort moral pour les luttes à venir.

Malgré son renom qui dépassa les limites de son champ d'action, nous retracerons la courte carrière de cet homme exceptionnel, puisque c'est à peine âgé de trente ans qu'il fut arraché à notre affection.

Robert Mathes sort d'une vieille souche alsacienne et basque : il avait de l'un la méthode et l'opiniâtreté et de l'autre l'allant et la souplesse. Il s'établit de bonne heure dans le Lyonnais. Il séjourne longtemps en Angleterre et en Allemagne où il se perfectionne dans les deux langues qu'il parlait parfaitement. Parti en Nigeria britannique, en très peu de temps, il acquiert une brillante situation commerciale, puis en 1939, il revient immédiatement pour faire son devoir.

Affecté au 56e R.I., il demande de suite à faire partie des Corps-Francs. Robert Mathes se donne de tout son corps et son âme, il est de toutes les patrouilles. Il regroupe autour de lui spontanément toutes les peines et toutes les angoisses ; il électrise ses hommes et par son élan les porte en avant.

Au printemps 1940, il est blessé grièvement. A peine remis, il reprend les armes à Mâcon pour se battre encore. Il rassemble quelques hommes en déroute et fait face ; alors que déjà tout était perdu, il se bat jusqu'à La Fouillouse, gagnant ainsi la deuxième étoile de sa Croix de Guerre.

A l'armistice, il est nommé Chef-adjoint du Ravitaillement en Saône-et-Loire et entre au S.O.L. à sa fondation. A la création de la Milice, il devient chef départemental en Saône-et-Loire, et se signale immédiatement par son activité débordante. Au bombardement du Creusot, il est parmi les tous premiers sauveteurs avec les Francs-Gardes. Quelque temps après, on lui confie les destinées du département du Rhône.

Répondant à l'appel du Chef Darnand, il s'engage au Waffen S.S.. Mais vu la gravité de ses blessures, il est refusé à la visite médicale. C'est alors qu'il crée la Franc-Garde permanente de Lyon qu'on appela bientôt la première de France.

Un chef, venu de Vichy pour passer avec Mathes et ses Francs-Gardes, la Noël à Lyon, son dernier Noël, résuma en ces quelques mots l'atmosphère qu'il avait su créer dans son entourage :

« Je suis heureux d'être avec vous, Mathes, ce soir, pour vivre cette ambiance ; je constate que ce n'est plus de la camaraderie qui nous lie à tous, mais c'est simplement de l'amitié. »

Robert Mathes est parti, cherchons de toutes nos forces à être dignes de son exemple.

J. C.

fouetta de toutes ses forces chevaux et loups. Ceux-ci surpris, s'arrêtèrent quelques secondes et le vieux forestier le savait bien ; son but était simplement de gagner le temps nécessaire pour dételer Grane.

— Père, père, je t'en prie, je t'en supplie, aie pitié de Grane ! s'écria le petit Olle en pleurant, je vais jeter mes bonbons aux loups.

— Les loups ne mangent pas de bonbons.

— Mes bougies de Noël, alors ?

Joergen Thoressen tressaillit et d'une voix que l'émotion faisait trembler dit :

— Enfant, remercie Dieu d'avoir prononcé ces mots ! nous sommes sauvés.

Et promptement il défit un paquet qui entourait deux lanternes que la servante du curé l'avait chargé d'acheter. Il planta les deux bougies de Olle, deux vraies bougies de cire, chose rare en ce temps-là, les alluma et la clarté se répandit.

Puis chacun tenant bien haut sa lanterne sauta sur un cheval, les pauvres bêtes affolés repartirent ventre à terre, tandis que les loups, effrayés par la lumière soudainement apparue, battaient en retraite avec des hurlements plaintifs et disparaissaient dans les profondeurs du bois.

Les deux voyageurs étaient sauvés.

— C'est grâce à mes bougies de Noël, expliqua quelques instants plus tard le petit Olle à sa mère.

— Oui, repartit le père, mais c'est Dieu qui nous a donné Noël... Le Dieu de Noël qui éternellement règne sur les étendues glacées du grand Nord.

" LA CIVILISATION FRANÇAISE EST CELLE D'UN PEUPLE DE TERRIENS ATTACHES A LEUR TERRE, QUI LEVENT SOUVENT LEUR REGARD VERS LE CIEL "

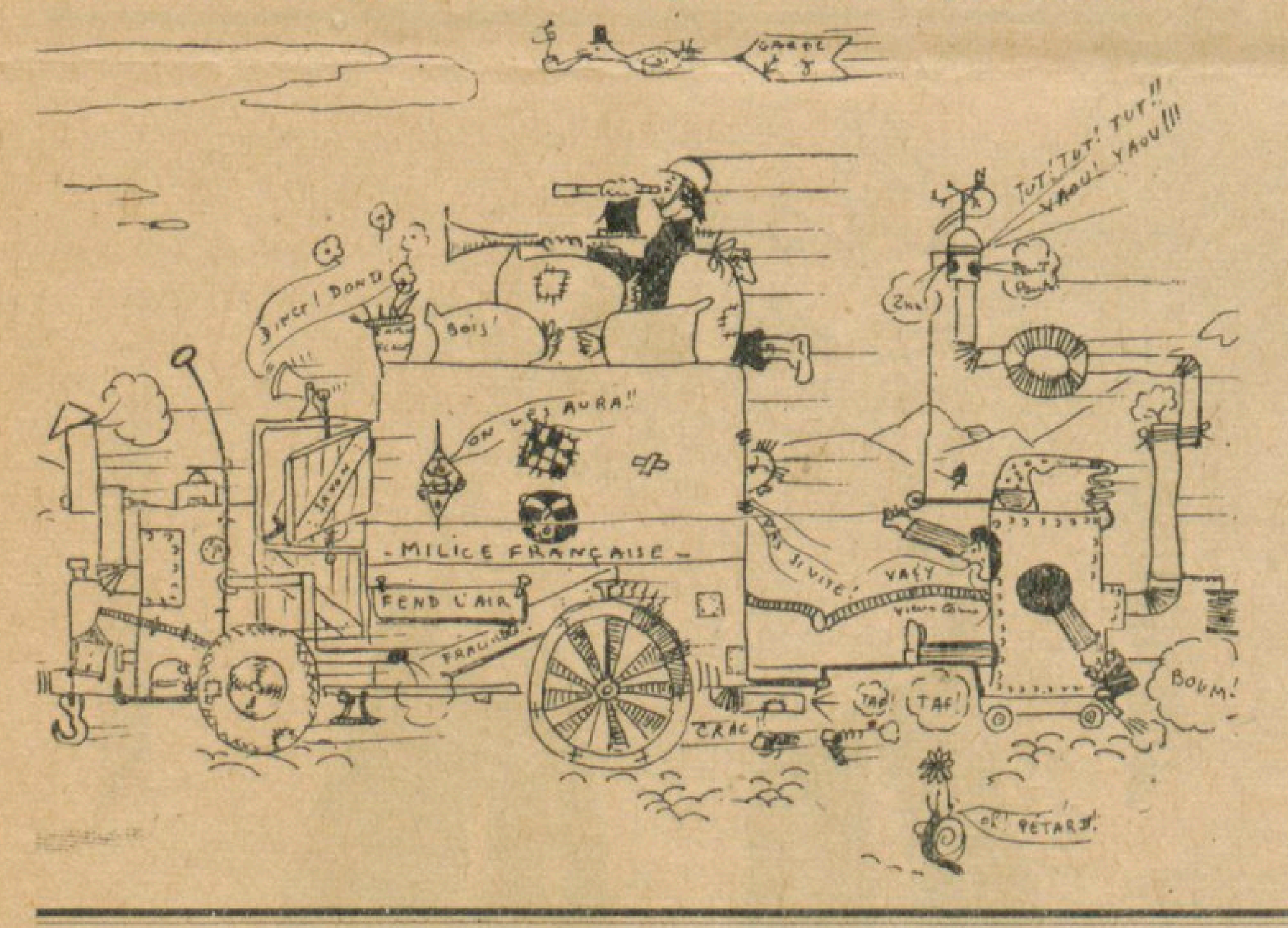
Ernst Erich WOTH

FRANCE ! Pays aux cent visages.
Provence, Flandres, Auvergne, Lorraine, Bretagne... Toutes nos provinces.
Ne mutilons pas cette physionomie aux expressions diverses.
Ce qui a fait l'unité de ce grand corps, c'est son âme.
Amour de la tradition et de la liberté. Patience et audace.
Leur pratique est culte de l'idéal.
Prosélytisme de son intelligence et de sa charité.
La mission de notre jeunesse est de faire revivre en nos âmes, l'âme de la patrie.

A QUOI TE SERT-IL D'ETRE FORT SI TU N'ES PAS CAPABLE DE FAIRE UN EFFORT ?

Les Français, a-t-on dit, sont un peuple indiscipliné... Pourtant, regarde nos paysans : patience et continuité de leur effort. Rien de primesautier en eux, rien de volage. De longues journées de travail, bien remplies, sans excès mais sans flâneries, voilà ce qui a fait la terre de chez nous.
Voilà aussi ce qui a fait la Nation Française.

La Franc-Garde de Lyon en déplacement



Le saviez-vous ?

HISTORIQUE DU JEU DES ÉCHECS

De nombreux historiens placent la naissance du jeu des Echecs aux Indes, 3.000 ans avant notre ère.
Il est donc de loin le plus ancien jeu qui puisse exister.
Platon, Homère et Hérodote le citent dans leurs écrits et ce dernier nous apprend que pendant le règne d'Athys, Lido, chef des Lydiens le fit enseigner à ses sujets pour les aider à supporter la misère d'une famine. Charlemagne, Henri IV en particulier, avaient une prédilection marquée pour les échecs ainsi que de nombreux souverains. Napoléon, par exemple, en faisait son délassement favori.
Le plus grand joueur français, le compositeur Philidor, qui vécut au XVIIIe siècle, illustra d'une façon prodigieuse les Echecs français, alors que ses 25 opéras et opéras-comiques sont plutôt oubliés maintenant.
Si le spectre passa plus tard aux peuples anglo-saxons, germaniques et slaves, au point de devenir dans ces pays un véritable jeu national, enseigné dans les écoles comme dans les universités, un revirement qui portrait de nouveau un intérêt mérité à ce jeu, ferait surgir des valeurs nouvelles dans notre art séculaire.
Beaucoup de personnes s'imaginent à tort que le jeu des échecs demande de la patience. Grosse erreur quand on saura, qu'en général, il faut moins de temps pour faire une partie d'échecs que pour disputer 1.000 points à la belotte par exemple.
Apprendre à jouer n'est que l'affaire d'une heure, pas plus. Ce n'est que par la pratique et par son intelligence qu'un joueur assidu peut parvenir à mater ses adversaires.
De par la multiplicité de ses combinaisons toujours nouvelles et inédites, à la portée de tous, le jeu des échecs est des plus passionnants et par les temps qui courent, alors que tous les cinémas et théâtres regorgent de clients, il n'est pas négligeable d'avoir une distraction saine et calme qui vous fasse oublier, ne serait-ce qu'un instant, les duretés et nécessités de la vie actuelle.

SAUTERELLES

Au moment où on annonce une vague de sauterelles sur l'Afrique du Nord, il serait intéressant d'avoir quelques renseignements sur ces orthoptères.

L'invasion dévastatrice des sauterelles est aussi vieille que l'humanité mais non du monde car on ne connait pas de sauterelles à l'état fossile.

N'apparaissant qu'à l'époque tertiaire, mais demeurant, depuis l'antiquité, un fléau permanent et plus spécialement africain, les invasions se produisent tous les douze à quinze ans, la dernière et la plus grande fût enregistrée en 1928.

En 181 avant J.-C., on signale déjà des invasions de sauterelles dans le nord de l'Italie et la Gaule et, en 1690 en Pologne et jusqu'en Lituanie. Autrefois, certaines sauterelles firent même des ravages dans la Crau.

Il existe deux espèces africaines, celle du sud (migratorio-ides) et celle du nord, le fameux criquet pèlerin.

Le « migratorio-ides » prend toujours son essor sur la boucle du Niger et, de là, part vers le sud-est pour échouer, bien souvent, jusqu'à Madagascar.

Le plus terrible ravageur, le trop célèbre criquet pèlerin, s'abat surtout dans le sud du Sahara et de l'Afrique.

A une certaine époque critique (appelée « ère grégorigène ») les sauterelles, trop nombreuses sur un trop petit espace, se touchent et, voulant bouger, sont en révolution, alors c'est le terrible envol vers les régions au climat sec, où ils ont vite fait de laisser le plus florissant et riche pays en un désert affreux.

Il y a sept ans, MERMOZ, l'archange, entrait dans la légende

SUITE DE LA PAGE 3

C'est avec l'ARC-EN-CIEL qu'il fit alors le glorieux exploit du 16 janvier 1933. En reliant Paris à Buenos-Ayres. L'océan avait été franchi en 14 h. 27 minutes. Mermoz traversa encore huit fois l'océan sure l'Arc-en-Ciel, puis sur le CROIX-DU-SUD ; rêvant toujours de vaincre non seulement l'Atlantique Sud, mais encore l'Atlantique Nord, en mettant Paris à Moins de vingt heures de New-York.

Le chevalier

Tous ceux qui eurent le bonheur de vivre près de lui, camarades de régiment, pilotes de lignes, mécanos « radios » sont unanimes à reconnaître que cet audacieux pilote n'était autre qu'un héros de la lignée des grands chevaliers. Il était la simplicité même et accueillait tout le monde avec un bon sourire, car il incarnait en lui, simplicité et bonté jointes à l'audace.

Sans bruits et sans heurt, ce téméraire se lança à la conquête des grandes étendues, donnant ainsi aux couards et aux pleutres la plus belle leçon de courage et de désintéressement.

La mort ne lui faisait pas peur. Il savait qu'un jour ou l'autre l'accident fatal arriverait, mais il ne croyait pas que serait rompue pour cela la chaine d'or qui attache les vivants à ceux qui ont quitté la terre. « Dans le cœur solidement trempé d'un pilote de ligne, disait-il aux funérailles de son ami, Bajac, il n'existe pas cet effroi devant la mort qui fait aimer la vie terrestre au point que chacun de nous craigne de la risquer ou de la perdre ».

« Et cependant Mermoz aimait la vie » nous dit Saint Exupéry.

C'est précisément parce qu'il aimait la vie qu'il se jouait d'elle comme il se jouait des nics, des glaces, des tempêtes, livrant à l'un comme aux autres le « combat de l'ange ».

Jean Mermoz, météore fulgurant, est passé.

L'océan déchiré a refermé sur son corps ses lèvres glauques. Mais le sillage demeure qui conduit droit à l'idéal, symbolique sillon de feu dans le ciel d'orage sous lequel nous vivons.

M. G.

LA FRANC-GARDE *vue par les journaux parisiens*

Après la visite des journalistes dans la zone sud, PARIS-SOIR, LE CRI DU PEUPLE, LE PETIT PARISIEN et AUJOURD'HUI nous consacrent de vastes éditoriaux ou de longs reportages ; nous rapportons pour vous les quelques extraits suivants :

M. Claude Jeantet, dans Le Petit Parisien, *nous consacre un vaste éditorial sous le titre « Les Blessés au combat », dont nous retiendrons pour vous les passages suivants :*

« Au retour d'une courte visite en zone Sud, nous sommes tenté de nous poser la question. Et, fidèle à notre mission qui consiste à informer l'opinion dans toute la mesure possible, nous avons le devoir d'enregistrer la naissance d'un phénomène nouveau.

Le 2 octobre dernier, sous le titre « Au bord de l'abîme », nous signalions à nos lecteurs que la France, déjà profondément blessée et malade, risquait d'être littéralement mise en pièces par le déchaînement d'un terrorisme qui s'étendait partout.

En face cela, qu'y avait-il à mettre à l'actif du pays ? Tant mal que bien, une répression des forces de police insuffisantes à tous égards. Mais, dans le cœur même de la patrie, on ne percevait aucun battement précurseur d'un ressaisissement spontané.

Aujourd'hui, après une rapide visite dans une des régions les plus touchées par le terrorisme le plus bestial, à Lyon et dans l'Isère, il nous semble qu'un signe plus favorable monte à l'horizon.

Dans la capitale rhodanienne, comme à Uriage, à côté de Grenoble, nous avons vu des hommes qui, sous les balles, volontairement, sans que rien les y oblige, se rassemblent pour faire face à l'immonde destin dont la ruée sanglante menace, plus encore que leurs personnes, le pays lui-même.

Répondant à l'appel tenace et vibrant de Joseph Darnand, modèle des combattants, ils rejoignent les rangs de la Milice pour y combler les vides creusés par les assassins, former des cohortes supplémentaires et répondre coup pour coup aux responsables des crimes. A peine guéris, de grands blessés reviennent reprendre leur place au combat désormais commencé. Des camarades généreux les accompagnent et les rallient. Tous, quels que soient leurs âges, leurs origines, leurs situations, se plient à une stricte discipline militaire. Ils revêtent l'uniforme et le casque. Ils portent les armes. Ils se défendent et contre-attaquent.

Sans doute, la Milice avait déjà fait parler d'elle. Mais, après avoir vu ce que nous avons vu, il nous semble qu'elle est sur le point de prendre véritablement une place dans l'histoire. Son durcissement actuel peut être, au bord de l'abîme, le point de départ du relèvement.

Claire et propre aussi leur politique. Les actes s'y trouvent en accord avec les mots. La restriction mentale y est considérée comme une mauvaise herbe. On y parle « direct ». Sous les tenues qui évoquent les bataillons de chasseurs, brûlent la passion nationale, la volonté de communauté et de justice sociales, l'ardeur, aussi, en dépit de l'assaut du bolchevisme et du capitalisme international, de faire participer, par une collaboration franche et réelle, la France à l'organisation d'une nouvelle Europe.

De cette foi vibrante, un dynamisme vigoureux exclut tout sectarisme. Présage favorable pour le rassemblement dans l'action, de toutes les forces éparses de ceux qui, à travers le pays, militent, luttent et meurent pour une véritable révolution et pour un nouveau régime sans la réalisation desquels la France succomberait à coup sûr dans une boue de sang et d'anarchie. »

■

M. Jean Variot, dans Aujourd'hui, *rapporte à ses lecteurs la prestation de serment de la promotion « Jacquemin » à Uriage.*

« Dans le décor neigeux des Alpes, le château d'Uriage dresse sa silhouette altière dans le jour finissant.

Un commandement, un bruit de talons cognés les uns contre les autres. Un bruit de mains claquant contre le bois des fusils. La Milice présente les armes.

Il est bon qu'on sache que sous les ordres du chef Darnand il existe des Français de tous les âges, à tête parfaitement froide et qui disent : « Non » aux prétentions assassines des ennemis de la France.

L'antique château d'Uriage, qui fut le patrimoine de la famille Bayard, est devenu l'école des cadres de la Milice. On y forme des officiers, des soldats de l'ordre français, de l'ordre européen.

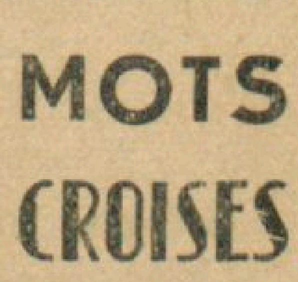
Et l'on n'y forme pas que des soldats, mais des gens qui savent ce qu'est une vraie politique. En un mot, dans ce lieu où souffle l'esprit, comme disait Barrès, on fait des hommes. Cette nuit, une veillée d'armes s'est tenue autour d'un tumulus surmonté d'une croix, symbole des sacrifices récents de la Milice.

Ce matin, dans le jour gris, des nuées qui laissent apparaître des blancheurs neigeuses, Darnand a posé des questions à la promotion nouvelle. A côté du tumulus des martyrs.

Et des alignements impeccables présentent les armes chargées. Un « Oui » sonore a répondu à chaque question. Puis, à genoux, les Miliciens ont juré de servir la France incorporée dans cette vieille et magnifique Europe, mère de toute culture.

Et, à cette minute, il semblait bien qu'il existait une communion entre la pureté des pics neigeux et la pureté de certaines âmes. »

Ne nous berçons pas de l'illusion d'une révolution subite et facile, que créerait une nouveau monde comme par enchantement. Un coup d'état ne change ni les hommes ni les choses. Une révolution c'est une génération de jeunes qui ont brisé avec les routines et les abus d'un monde vieilli et qui, arrivant à l'âge d'homme, imposent tout naturellement l'ordre qu'ils portent en eux.



MOTS CROISÉS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I										
II										
III						■				
IV								■		■
V					■					
VI			■					■		■
VII				■						
VIII				■						
IX		■					■		■	
X				■			■			

PROBLEME N° 1

HORIZONTALEMENT

I. — Les Français ne la connaissent que trop. — II. Il en est une que l'Europe attend. — III. Hausse le ton ; Titre que portaient certains officiers ou dignitaires turcs. — IV. Enthousiasme. — V. Inventa ; Celles dont usait M. Prudhomme sont restées célèbres (sing.). — VI. Fleuve côtier ; Couche pigmentaire de l'iris. — VII. Amie ; Celui de Dieu est l'objet d'une invocation rituelle quotidienne. — VIII. D'un auxiliaire ; Citoyen d'un Etat septentrional européen. — IX. Sa côte jouit d'une certaine notoriété. — X. Pareil ; Adjectif possessif ; Le Front popu régnant, les grèves s'y faisaient.

VERTICALEMENT

1. Souvent bon et mauvais à la fois. — 2. Exaltais. — 3. Unité de mesure ; Le boucher le ferme plus souvent qu'il ne l'ouvre. — 4. Fixe l'aviron. — 5. Existées ; Procuras. — 6. Initiales d'un chimiste français connu par ses recherches sur le sucre des betteraves ; Quand la future conférence de la paix le fera-t-elle ? — 7. Il en est beaucoup dont nous devrons nous déshabituer (sing.). — 8. Ce que fait parfois le débiteur ; Le Roi-Soleil. — 9. Territoire cédé anciennement à bail à l'Allemagne. — 10. Fin de participe ; Et terminons en souhaitant que nous le devenions.

SANTÉ ● JOIE

ET dans notre idéal entre aussi ce besoin de la jeunesse moderne : la vie au grand air, l'exercice, le sport, en un mot la santé.

Tu as raison de vouloir une vie complète, une vie totale, l'homme est corps et âme.

Le corps est un serviteur, certes, mais s'il est négligé, s'il est capricieux, s'il est tyrannique, s'il est indocile, lourd, indolent, il se dérobe sous l'effort et l'âme en souffre.

L'exercice méthodique lui donne force, souplesse et docilité.

La santé, comme le bon travail, comme la joie, comme la vie, est d'abord un équilibre. Garde-toi de deux abus, la vie renfermée et le sport qui claque, le sport sans rime ni raison.

On peut travailler intensément, donner un coup de collier et ne pas se surmener : il s'agit d'équilibrer plus de travail avec plus de repos, plus de nourriture, plus de calme. Cela demande de l'intelligence et de la volonté.

On peut se laisser aller au surmenage et ne pas travailler efficacement, on oublie de récupérer pendant la dépense, de recharger « ses piles » on vit sur les nerfs, on s'agite. Le sport doit toujours être de l'éducation physique, un exercice sain. S'il démolit l'équilibre il est abusif. Et ceci dit ce qu'il faut penser, au point de vue santé, du sport championnat, du sport-spectacle, du sport professionnel, du laïus sportif, du sport régénérateur de la race, et de certains encouragements au sport. Une demi-heure d'exercice physique chaque matin prédispose beaucoup mieux l'esprit que la lecture du journal ou l'audition de la T. S. F. L'exercice sportif est aussi nécessaire à l'intellectuel qu'à l'ouvrier et même davantage. Une santé déficiente rend nerveux, pessimiste. Une bonne santé prédispose à l'action sociale, largement ouverte, et on est moins disposé à lutter ou à penser aux autres quand on est déprimé soi-même.

APPRENDRE D'ABORD A RESPIRER

Apprendre à respirer, tant il est vrai, selon le mot de Péguy, que « tous ceux qui ont fait quelque chose dans le monde sont des types qui n'ont pas oublié de respirer ».

Ouvre ta fenêtre et ne vis pas dans l'air comprimé.

Apprendre à s'épanouir, parce que ta chambre sera claire et bien propre.

Apprendre l'ordre, dans tes affaires, ton paquetage, tes outils, parce qu'on travaille mieux dans l'ordre et la netteté.

APPRENDRE A FORTIFIER TES MUSCLES

Par l'exercice et la culture physique qui, en fortifiant la volonté permettent de devenir résistants à la fatigue, rapides, adroits, et en développant la ténacité et le cran permettent de devenir des hommes forts. Par le sport qui, pratiqué avec raison, perfectionne l'énergie, accroit l'endurance, développe l'esprit de discipline et l'esprit d'équipe.



Imp. Mont-Louis, 57, rue Blatin, Clermont-Fd — C.O.I.A.C.L. 31.2411 — M. 4240 — 14-12-43 — 1.200 LE GERANT : Joseph GRUSSEN.
Dépôt légal imprimeur N° 13 - Dépôt légal éditeur N° 2 - Visa censure de Vichy — Janvier 1944 1er trimestre